

René-Victor Pilhes. *L'Hitlérien*. Paris, Albin Michel, 1988.

Les vérités du sionisme n'ont jamais été bonnes à dire en France. Au contraire, il a toujours été mal vu et, en fin de compte, inutile, de chercher à les rappeler. En particulier, celle-ci : que des antisémites avérés, d'hier et d'aujourd'hui, soutiennent fermement et sincèrement Israël. Qu'on ne s'en émeuve pas est un de ces scandales lancinants qui écœurent beaucoup d'intellectuels arabes, de ceux qui ont été nourris de la culture de la gauche française, quand bien même ils auraient perdu leurs illusions depuis longtemps. Aussi la lecture de René-Victor Pilhes est-elle avant tout source de réconfort. Car voilà un écrivain, et quel écrivain, qui se saisit sans inhibitions de la « question juive contemporaine », pour reprendre l'expression des éditeurs de Raymond Aron.

La « question juive contemporaine », c'est-à-dire telle qu'elle se pose après le génocide nazi, était au cœur de la fresque que composait Pilhes de cette fin de siècle dans les deux volumes de *la Pompéi (la Mort mystérieuse de la comtesse et les Démons de la cour de Rohan)*. Fixation antisémite, retour du refoulé, ont sans doute crié en chœur les représentants auto-proclamés de la conscience juive et les clercs du nouveau conformisme. Que quelque chose ait été refoulé et que Pilhes le dévoile, certes. Ne sont-ils pas tus, ces renversements d'alliance qu'impose la centralité d'Israël à la conscience juive ? N'est-il pas passé sous silence, cet incroyable monopole de la douleur humaine que se sont taillé les détourneurs de la mémoire ? Mais de fixation antisémite, assurément pas.

Au fait, *la Pompéi* n'était ni une dénonciation ni un réquisitoire. Grande fresque de l'histoire contemporaine, on l'a dit, mais aussi *thriller*, roman à clefs et chronique villageoise volontiers paillardes, l'oeuvre se contentait d'intégrer l'énonciation de ce qui est refoulé dans la trame romanesque, remarquablement structurée au demeurant par le style inspiré qui avait fait merveille dans *l'Imprécateur*. De surcroît, l'énonciation du refoulé n'était jamais donnée comme une certitude, mais constamment inscrite dans la fragilité du questionnement et, par là, mise en regard de ses propres risques. « *On n'écrit jamais qu'à la pointe de son savoir* », écrit Deleuze. R.-V. Pilhes, lui, écrit à la pointe de son doute. Ce pourquoi son texte brasse aussi les arguments adverses qui soulignent ces risques, et tout d'abord celui d'une récurrence de l'antisémitisme.

L'argument du risque, tel est le propos de *l'Hitlérien*, récit d'un cauchemar de « l'écrivain antifasciste Urbain Gorenfan ». Gorenfan, plus souvent nommé U.G., avait fait des apparitions périphériques dans *la Pompéi*. Mais son cauchemar ne vient pas de là. Il se source plutôt, nous semble-t-il, dans l'expérience de Pilhes lui-même à travers *la Pompéi*. Et Pilhes a apparemment mis dans *l'Hitlérien* beaucoup des tourments qu'on a voulu lui infliger après *la Pompéi*, et dont il a sans doute souffert.

Dans ce cauchemar, « l'écrivain antifasciste U.G. », vilipendé pour avoir abordé les perversions de la question juive contemporaine, se laisse aller à une réconciliation prudente et progressive avec un vieil ennemi d'extrême-droite, ravi de ce que U.G. soit crucifié au nom de sa propre foi, comme dirait Koestler. De fil en aiguille, U.G. se laisse tenter : il accepte de recevoir un exemplaire de *Mein Kampf* pour consultation. Non sans peine, la tentation est finalement repoussée. Il tue son vieil ennemi et déchire *Mein Kampf*. Le cauchemar est-il fini ? Pas encore. Se réveillant sur son lit d'hôpital, U.G. apprend que ledit ennemi, qu'il vient de tuer en songe, sollicite de le visiter. Cette fois cependant, la « tentation » sera repoussée dès le début.

Ainsi résumé, le cauchemar d'U.G. perd son caractère de drame intellectuel que lui donne le malaxage des argumentations opposées. Il reste que ce n'est pas dans les déclinaisons du discours que le risque de dérapage existe. Le dérapage n'est possible, suggère *l'Hitlérien*, que si on accepte la fuite en avant pour se défendre d'un terrorisme intellectuel finalement avide de prouver la validité de l'équation antisionisme = antisémitisme, ce que Pilhes appelle « l'abjecte loi de Lévy », Bernard-Henry de son prénom.

Sans doute le cauchemar n'a-t-il pas valeur de démonstration. Mais il faut savoir gré à René-Victor Pilhes de la vigilance qu'il montre sur ce front-là aussi. Le dévoiement de ces ex-gauchistes qui ont enfourché le cheval de bataille Fau-
risson nous y incite assez.

Samir KASSIR